

L'Étoile d'illusion est même plus saisissante que dans beaucoup d'autres panoramas, car dans celui-ci une foule innombrable assiste au défilé du cortège, et le spectateur devient lui-même partie privilégiée de cette foule, puisqu'il est sous une tente aux armes impériales. Or, dans un panorama, c'est le plus grand élément de succès que le public puisse, sans étonnement et sans effort, croire qu'il joue un rôle. Les Parisiens, au panorama de Poilpot, croiront sans peine qu'ils sont transportés à Moscou le 15 mai 1883.

La ville des Tsars est en liesse. Tous les édifices, à la physionomie orientale sont richement pavoisés. Le canon tonne, toutes les âmes sont émues. C'est l'instant précis où se forme entre le souverain et la nation ce double pacte d'amour et de protection d'une part, de dévouement et d'obéissance de l'autre, pacte qui fait le bonheur d'un règne. N'oubliez pas que nous sommes en Russie, à Moscou, qu'Alexandre III, pour se rendre aux Archanges, sort de l'église cathédrale de l'Assomption, sacré Empereur du plus grand de tous les empires, qu'il se présente à la curiosité de ses peuples, coiffé de la *grande couronne*, revêtu du manteau impérial, tenant dans sa main droite le sceptre, dans sa gauche le globe. Le cérémonial du défilé est des plus imposants et il faudrait plus de place que je n'en dispose pour en faire soupçonner la richesse.

Costumes, uniformes, insignes de l'Empire, figures, tout a été pris sur nature et reproduit avec exactitude et ressemblance. C'est le prince Menschikov, assisté du comte Moussine-Pouchkine et du sénateur Marcus, qui porte l'étendard, tandis que le grand sceau est confié à M. de Giers, qui escortent le baron de Korff et M. Zinaviov. Le glaive est aux mains du comte Mélinine, accompagné des généraux Svetchine et Mensey.

Les cinq personnages précédant le dais de l'Empereur, sont le comte Pallon, les princes Dalgrouki, l'amiral Yanochev et Mgr Isidore, métropolitain de Nowgorod.

L'Empereur, assisté des grands-ducs Alexis et Vladimir, l'impératrice assistée du grand-duc Serge, et du prince Valdemar de Danemark sont sous le dais que portent seize aides de camp généraux, tandis qu'un nombre égal de dignitaires du même rang portent les cordons.

Derrière, le comte Vorontsov-Dasskoff, les aides de camp généraux Richter et Yannovsky, puis tous les généraux ayant rang de commandement dans l'armée Russe. Car tous les personnages du cortège appartiennent à la famille impériale ou à la nation russe. Aucun étranger, même parmi les ambassadeurs, n'y est admis.

Au milieu de cette élite dorée brillent les uniformes des chevaliers gardes, des hussards blancs et des lanciers rouges de la garde et du régiment Préobajenski. La foule du peuple se presse en bandes profondes, elle est à la fois joyeuse et recueillie. Poilpot a parfaitement saisi le caractère militaire et religieux de cette grande fête nationale russe, il l'a encadrée dans l'atmosphère tiède et translucide d'une journée de mai, mois superbe dans les climats du Nord. C'est une magistrale page d'histoire.

Je terminerai en disant que si tous les Parisiens aimant les Russes visitent le panorama de Poilpot, ils auront vu une des plus belles villes de cet empire à l'instant où elle remplit sa haute fonction politique, car ce n'est pas pour rien qu'elle est appelée la cité des Tsars.

Jules Richard.

l'inauguration du chemin de fer

DE

JAFFA A JÉRUSALEM

Jérusalem, 25 septembre.

En une journée, on connaît à fond Jaffa et on a eu le temps de se purger l'âme avec les pilules au tanin biblique que le directeur salutariste de l'hôtel tient à la disposition des voyageurs. Aussi, le lendemain de notre arrivée, allons-nous nous installer à Jérusalem, où a lieu la cérémonie de l'inauguration et d'où part officiellement le premier train. La Compagnie, avec une grande obligeance, a mis deux wagons à notre disposition.

La ligne, tracée et construite de manière à ce qu'on ne perde rien de l'horreur grandiose des paysages, fait honneur au savoir et à l'intelligence de M. Drouin et de M. Bonnafous.

Après avoir traversé les jardins qui bordent la ville, elle entre dans la plaine fertile de Saron. On nous montre au loin les colonies juives fondées par MM. de Rothschild et de Hirsch, mais un aiguillon nègre, coiffé du fez et vêtu d'une longue robe violette, nous intéresse beaucoup plus. Au débouché d'une forêt d'oliviers, la station de Lydda; ces gares, d'une élégance proprete, reposent des fatigues asiatiques. Après Ramleh, dont les coupoles et les minarets émergent d'une masse de cactus et d'oliviers, le terrain se dévide; nous ne verrons plus d'arbres désormais. Quelques cultures jaunies ou orrent de petites vaches noires; un torrent honoraire, le Ouady-Surra; le village de Séjed, collé comme une lépre sur le flanc d'une colline.

Voici les premières montagnes de Judée; la végétation a disparu; c'est la désolation de la désolation. Nous entrons dans les gorges du Ouady-Najil: deux murs, éternels, navrants; des serpents s'enfuient çà et là, dérangés dans leur solitude, tandis que la locomotive pousse des hurlements pour faire fuir une troupe d'ânes encombrant la voie. Le cauchemar cesse à Bittir, où repaissent la vigne et l'olivier. Enfin, un vaste plateau, véritable désert de pierres, à son extrémité quelques bâtisses européennes dues au bon goût de la colonie allemande, signalons-les à l'exécution publique; nous sommes en gare de Jérusalem. La Compagnie regrette beaucoup de n'avoir pu prolonger la voie jusqu'aux portes de la ville; je me permets de ne pas être de son avis, l'entrée de la cité sainte y eût perdu de son fascinant attrait.

Il ne faut pas se laisser influencer par la mauvaise humeur de certains voyageurs contemporains. M. G. Charmes, entre autres, contre Jérusalem. Le catholique est exaspéré de tomber ici dans une ville arabe et juive et de reconnaître que de Saint-Sépulchre appartient, sauf quelques basses chapelles, aux Grecs. Le rationaliste ne peut digérer que les croyances qu'il traite en bloc de superstition aient conservé tant de vitalité. Le dilettante est furieux de ne rien retrouver des lieux dont une littérature loin-

taine, des descriptions toujours vagues, une peinture de pure convention lui avaient donnée l'idée. Et tous de crier que Jérusalem est une mystification, au lieu de s'en prendre à leurs préjugés. Il est si simple de ne pas voyager quand on ne peut souffrir la contradiction!

Cette réunion des rites grec, catholique, arménien, copte, abyssin au Saint-Sépulchre, la tolérance dont les Turcs font preuve à l'égard de leur célébration, ne sont-elles pas un unanime hommage au Christ, ne proclament-elles pas la vanité des dogmes et l'éternité de l'Evangile? Comment, d'autre part, avoir le courage de railler le moine qui vous guide sur l'authenticité d'une mesure, d'une pierre? La consolation que la vue des lieux saints a apportée depuis des siècles à tant de malheureux n'est-elle pas une réalité? Si nous constatons enfin que le Calvaire ne domine pas la ville, que la vallée de Josaphat est un ravin, le Cédron un sentier pierreux et les jardins de Gethsemani un bouquet d'oliviers, n'est-ce pas là un salutaire enseignement à nous délier de nos connaissances et de nous-mêmes?

Laissons les avantages philosophiques du séjour à Jérusalem. Il faut être insensible pour ne pas admirer les paysages qu'on découvre du haut de la montagne des Oliviers, l'aspect de la ville vue de la terrasse de Notre-Dame-de-Sion, la transparence et l'intensité de la lumière. Le bazar, le quartier juif sont l'étrange même et rien d'empoignant comme une promenade nocturne au hasard de ces ruelles voûtées, noires, silencieuses, parsemées de chiens endormis. La mosquée d'Omar, avec ses verrières et ses mosaïques sublimes, vaut seule la traversée de la Méditerranée. Le voyage de Palestine, quoi qu'on en ait dit, reste un des plus beaux qui soient.

Je ne conseillerais pas, par exemple, d'entreprendre en cette saison l'excursion classique (quarante-huit heures) à la mer Morte et au Jourdain. La chaleur, la fatigue sont à peine supportables, et le retour de Jéricho m'en a paru bien maussade sans l'incident suivant: non loin de la maison du Bon Samaritain nous rencontrons, sur la route, des Bédouins en train de dévaliser quelques congénères d'une tribu ennemie. Ils nous intimement l'ordre de ne pas les déranger; sur quoi nous prenons un raccourci vertigineux. Je montais un cheval paisible et, comme j'ignore les règles les plus élémentaires de l'équitation, j'eus beaucoup de peine à lui persuader que nous courrions quelque risque. Il ne se décida à accélérer sa modeste allure que lorsqu'un grand diable noir s'avança de notre côté en brandissant une lance. Ce belliqueux Bédouin était au reste plus comique qu'effrayant et j'ai reposé depuis que cette petite histoire de voleurs était comprise dans le prix de l'excursion.

Nous trouvons en rentrant à l'hôtel un groupe de Français venus par Brindisi: M. Villard, directeur de la Société des travaux publics, un des instigateurs de l'entreprise du chemin de fer; des invités: M. Mme et Mlle Sauvage, M. Villard fils, M. Bonnet, M. A. Tissandier, M. Nadar, le célèbre photographe, dont la chemise rouge, les guêtres, le coutelas dans sa gaine de cuir pendu à la ceinture, l'immense bâton ferré terrifient les populations.

La Commission générale des chemins de fer ottomans, présidée par S. E. Hayreddin Bey est également dans nos murs.

26 septembre.

Nous nous sommes rendus ce matin en grande pompe à la gare. S. M. I. le Sultan a envoyé pour le représenter à la cérémonie un de ses aides de camp, S. E. Djelal-Pacha; c'est là une distinction dont il se montre très avare. La gare et les bâtiments qui en dépendent disparaissent sous les palmiers; partout des tentures, des drapeaux d'un rouge féroce qu'atténue à peine l'étoile et le croissant blancs. La violence du soleil, la crudité de la lumière, le papillotement de ces milliers d'êtres costumés qui nous entourent, martyrisent la rétine, détraquent le système nerveux. Les choses prennent un aspect farouche; les photographes, occupés à installer leurs appareils sur une estrade, font l'effet de bourreaux montant l'instrument de supplice; la locomotive d'inauguration, habillée de rouge et de jaune, semble un monstre d'imagination nouvelle.

Le moment du sacrifice religieux est venu. Un détachement d'infanterie, musqué en tête, se range et s'aligne le long de la seconde voie, face au quai où se massent les prêtres et les dignitaires. Des valets sordides amènent sur les rails trois moutons, deux blancs et un noir, dont on a doré les cornes; les bêtes rechignent, comprenant vaguement de quoi il s'agit. Le prêtre sacrificateur s'avance sur le bord du quai, un turban vert, indice de la descendance des prophètes ou du pèlerinage de La Mecque, nous est garant de sa sainteté. Il récite des prières auxquelles l'assistance musulmane répond; le visage recueilli, les bras et les mains tendus. Sur un signe, les moutons sont renversés le dos sur la voie, le col tendu sur les rails, et l'un des valets les égorgé successivement avec une sorte de couteau de cuisine sale. Les soldats poussent des acclamations; la musique joue des airs gaies. On enlève les victimes dont l'un après l'autre et le train d'inauguration s'avance sur les rails sacrifiés. La foule l'envahit au risque de se faire broyer.

Le train n'ira que jusqu'à Bittir et reviendra dans une demi-heure; les notables de Jaffa s'en consolent au banquet intime qui leur est offert après-demain soir.

La solennité est terminée. Nous reprenons le chemin de la ville, poursuivis par l'harmonie militaire. Les musiciens sont sans doute émus de tout cet appareil, car ils jouent avec fureur dans des tons différents.

Le soir, vers six heures, à la gare, banquet monstre auquel nous ont invités S. E. le gouverneur de Jérusalem et la Compagnie. Le soleil vient de disparaître; les cimes des montagnes se détachent sur le ciel avec une netteté merveilleuse. La population de la ville et des campagnes s'est rangée des deux côtés de la route qui mène à la station; nos habits noirs ont triste mine au milieu de ces haillons multicolores dont les teintes se fondent dans le crépuscule.

Une grande tente, ornée de palmiers et de drapeaux turcs et français, galement éclairée de lustres et de lanternes, a été dressée à côté de la gare. Deux longues tables. L'une présidée par S. E. Djelal-Pacha, ayant à sa droite M. Ledoux, consul général, et en face de lui S. E. le gouverneur de Jérusalem et M. Villard; l'autre par M. Collas, vis-à-vis de S. E. Hayreddin Bey. Dans un coin, à part, les prêtres musulmans à qui l'on servait une nourriture spéciale. Le peuple s'en-

tasse à l'entrée de la tente, contenu par des soldats; depuis des siècles sans doute Jérusalémains et Jérusalémains n'ont vu pareille bombance. En Europe, par ce temps de socialisme, je redouterai une invasion au moment du dîner.

Menu peut-être un peu trop européen; j'y relève cependant le pilaf, ce savoureux plat national, les aubergines de Bittir et les bananes de Jéricho; le service ne traîne pas et la cuisine est bonne. Je ne vois à signaler, pendant le repas, que l'innocence d'un convive turc de la vieille école: de temps à autre, il plonge les doigts dans un ravier pour y prendre des sardines.

Un bouchon que je reçois dans le cou, suivi d'un shampoing qui m'inonde le crâne m'annonce la proximité du champagne et des toasts. S. E. le gouverneur de Jérusalem rend grâce à S. M. I. le Sultan, toujours si préoccupée du bonheur de ses peuples, d'avoir bien voulu autoriser la création du chemin de fer. M. Ledoux, dont nos nationaux de passage ou en résidence à Jérusalem apprécient la courtoisie, l'obligeance — et la magnifique collection d'armes — appuie dans le même sens et porte la santé de Sa Majesté Impériale. M. Collas exprime son dévouement au souverain et manifeste son désir de le lui montrer encore, s'il veut bien approuver l'extension des voies ferrées en Syrie. Ce triple hommage, bien qu'officiel, est juste. Le Sultan est un homme fort intelligent, s'appliquant à apporter dans son empire toutes les améliorations possibles. J'ai reconnu d'ailleurs par moi-même combien est peu fondée l'opinion médiocre que nous avons de l'Orient. L'absolue liberté laissée ici à toutes les croyances, à tous les cultes, m'a stupéfié; l'autorité n'intervient jamais que pour empêcher orthodoxes et schismatiques de se mas-sacrer.

Tandis que l'orchestre, placé derrière la tente, joue la *Marseillaise* et l'hymne russe, je suis présenté à S. E. le gouverneur de Jérusalem, qui m'honore, ainsi que le *Figaro*, de paroles aimables.

Voilà le nouveau chemin de fer inauguré. Je n'ai plus qu'à lui souhaiter le succès qu'il mérite et à remercier de grand cœur la Société à qui je dois un superbe voyage et une hospitalité royale. J'exprime particulièrement ma reconnaissance à M. Collas, à M. Barrot, à M. Lung, dont l'affabilité me fut exquise.

29 septembre.

Je reviens de Jérusalem à Jaffa en compagnie de S. E. Djelal-Pacha qui me tient sous le charme de sa conversation. Son Excellence a fait ses études militaires à Saint-Cyr et elle parle le français comme un Parisien; elle nous dit à plusieurs reprises combien notre pays lui est cher, combien elle a souffert de nos défaites en 1870. Dans la bouche d'un si haut personnage, ces paroles ont de l'importance. Mais si j'ajoute que Djelal-Pacha est un lecteur assidu du *Figaro*, on comprendra que j'aie vu finir avec regret ce cordial entretien.

1^{er} octobre.

Nous touchons à Alexandrie. Le souvenir me revient des heures vécues dans la grasse Egypte. Oh! ces villages de boue dans les forêts de palmiers qu'inonde le Nil! Les gestes et le sourire charmants d'un drogiste arabe qui m'a vendu des parfums! Et ces cortèges d'enfants parés et souriants qu'on mène à la circoncision! Plus inoubliable encore le chant spasmodique d'un muezzin écouté dans l'ombre d'une mosquée par une matinée de canicule.

Dans quelques jours en France, la nature fiévreuse, l'obscurité, le froid.

Albéric Magnard.

LES OBSEQUES DE M. RENAN

Nous devrions dire les premières obsèques... puisque l'enterrement définitif aura lieu dans un mois, au Panthéon.

Le catafalque, de Victor Hugo, sous l'Arc de Triomphe, était grandiosement poétique. Celui de Gambetta avait une pompe dictatoriale. Il fallait faire du nouveau. Le Collège de France, hier, avait un aspect solennellement académique. On l'eût pris pour un temple grec en deuil.

C'était le chef même du protocole, M. d'Ormesson, qu'on avait chargé de placer les invités. Par une attention presque spirituelle, il avait mis — derrière les sénateurs, conseillers municipaux, professeurs, commissaires de police, etc. — les journalistes et les huissiers, sur la même ligne, face à face. Bien que les loups n'aient pas mangé les agneaux, comment ne pas s'étonner de voir aux obsèques de M. Renan, non seulement la Chambre des huissiers, mais encore la Chambre syndicale des courtiers d'assurances près la Bourse de Paris?

Je sais bien que l'enterrement était officiel. M. Renan néanmoins était surtout un lettré, un artiste. C'est comme tel qu'il a pu rééditer avec tant de succès les arguments de Strauss contre la divinité de Jésus. Les obsèques officielles menacent de devenir assez fréquentes. Nous allons avoir à nouveau celles d'Edgar Quinet et de Michelet. On parle même de celles de deux autres illustres dont on ne fera connaître les noms qu'à la tribune de la Chambre. Il serait bon que, selon les qualités des honorés, on modifiât la liste des invités.

Mais voici M. Edouard Hervé qui, en tenue d'académicien, fait avec MM. Boissier, Coppée, Jules Claretie, Jules Simon, son entrée dans la cour. On se doute des regards dont il est l'objet. On épie chacun des mouvements: « Qu'est-ce qu'on a dit? fait-on. Il n'a pas l'air malade du tout. »

Un pas solennel retentit. Voici M. Floquet qui suffrait, à lui seul, à la décoration du Collège de France. Il regarde dédaigneusement M. Maurice Barrès. Il ne veut même pas voir M. Laur.

M. Le Royer, tout petit, s'assied à côté de lui. MM. Bourgeois, représentant le ministère, le général Boriou, représentant le Président de la République, se placent devant eux, mais on ne voit tout de même que M. Floquet.

Derrière le catafalque, fleuri de couronnes, a été dissimulée une petite loggia réservée à la famille, qu'un si grand appareil semble gêner.

Pendant que les invités, les généraux Saussier, de Galliffet, Billot, Rousseau, Février, MM. Roujon, Edmond Lepelletier, Joseph Reinach, Ernest Vaughan, les référendaires du sceau, les représentants des Arts et Métiers et de l'Ecole centrale, etc., se rangent sous les poteaux qui leur indiquent leur place, Mme Renan et sa fille sanglotent, M. Ary Renan, fils du grand écrivain, se-